

jectif, en Europe, aux États-Unis et au Japon, un PNB toujours plus fort?

M. Schaetzel: Le Club de Rome a lancé ce débat. Sans nécessairement être d'accord avec ses analyses ou ses conclusions, je pense qu'il joue un rôle utile. Il lance maintenant sur la place publique une discussion à laquelle nous devrions tous participer, tant entre nous qu'entre pays, pour savoir où nous allons, si nous avons expressément sacrifié notre génération et les générations futures sur l'autel de la seule croissance économique?

M. Sicco Mansholt, un grand européen qui était jusqu'à une date récente président de la Commission—il vient de démissionner—était obsédé par le Club de Rome et par la question que vous venez de poser. Au début, il s'intéressait à la croissance zéro. Je pense que par la suite, en nuanciant sa pensée, et je ne voudrais pas parler ici pour lui mais c'est ainsi que j'ai compris l'évolution de sa pensée, il a commencé à insister sur la qualité.

J'aurais voulu que nous cherchions à atteindre une croissance constante, commandée par les besoins et les aspirations d'une population en expansion, tout en accordant plus d'importance à la qualité. C'est vraiment poser le problème de l'importance à donner à l'environnement. Nous ne nous contentons plus d'une usine de produits chimiques qui soit rentable. Nous voulons savoir où elle s'installe, quels sont ses déchets, qu'est ce qu'elle produit, quelle est la teneur qualitative des déchets du produit, et ainsi de suite. C'est évidemment faire entrer le facteur qualité dans les facteurs quantité et profit.

Quand je remonte en arrière, je suis absolument stupéfié. Je suis né en Californie et mon grand-père comptait parmi ses amis intimes John Muir, celui qui est à l'origine du réseau des parcs et qu'on considère comme le grand naturaliste de l'histoire américaine. On pense à l'époque où le club Sierra et la société Audubon œuvraient dans tout ce secteur. Et voilà que soudain, on assiste à une explosion. Subitement, en quelques années, l'environnement est devenu une chose à laquelle personne ne peut s'opposer, ni le pouvoir exécutif, ni le Congrès, ni le monde des affaires. Pour moi, cela montre qu'il se produit un profond changement, du moins aux États-Unis, dans le sens de la qualité par opposition à la quantité, encore que d'une façon très inconsciente. Les jeunes, Dieu les bénisse, sont à l'avant-garde de la lutte.

Le sénateur Cameron: Monsieur le président, pour revenir à la question du sénateur Carter sur le PNB et les travaux du Club de Rome, je pense que c'est probablement dans ce secteur qu'on trouvera des solutions. Il n'est pas sans intérêt que quelques uns d'entre nous rencontrent demain, ici même, des représentants du Club de Rome à l'OCDE. Je pense donc que c'est là un des secteurs utiles à explorer. Ma première question est celle-ci: vous avez dit au début de votre excellent exposé que quand l'État constate que le désordre s'installe, il n'est pas très efficace pour ramener l'ordre. Si les gouvernements ne s'en chargent pas, qui le fera?

M. Schaetzel: Le sens de cette observation, monsieur le sénateur, c'est qu'il faut essayer d'empêcher le désordre de s'installer, car si j'avais la certitude que l'État peut redresser la situation quand elle se dégrade rapidement,

je serais un peu moins inquiet que cela puisse arriver. Je voulais donc insister sur le fait qu'il faut essayer de s'attaquer à la situation avant qu'elle atteigne ce stade.

Vous me demandez comment, si le désordre s'installe, on peut reprendre le contrôle de la situation. Je cherche en vain une réponse, car si on avait des institutions internationales très fortes, elles pourraient jouer un rôle. Mais nous n'en n'avons pas. Si vous me permettez une observation très personnelle et d'ordre général, je ne pense pas que l'histoire, ou du moins notre époque, ait la chance de pouvoir compter sur un groupe de chefs politiques bien imposants par rapport à ceux que l'Ouest a connus. De toute façon, on ne voit pas ces personnages de géant que nous avons heureusement durant la guerre et l'après-guerre. Ils étaient capables d'intervenir, de prendre des décisions remarquables, et ils entraînaient le public à leur suite.

Je viens de relire un ouvrage écrit par un certain M. Jones. Passant en revue l'époque critique du plan Marshall, il signale ce que nous savons tous, je pense, si peu de temps après la mort du président Truman: le courage incroyable de cet homme qui voit une situation, lance une idée, et malgré une opposition considérable, gagne la bataille. Je ne vois pas parmi nous des hommes doués de courage, d'habileté politique, de perspicacité et de bonne volonté qui soient prêts à prendre les devants. Je m'inquiète donc du facteur leadership.

La troisième chose qui m'inquiète, dans un ordre assez différent, c'est qu'à tort ou à raison, le monde semblait beaucoup plus simple, durant et après la guerre, mais peut-être ne l'était-il pas. Les tâches que nous avons à accomplir, reconstruction, développement économique, confrontation entre le bloc communiste monolithique et l'Ouest, posaient des problèmes et exigeaient des solutions assez simples.

Les historiens révisionnistes disent que nous nous sommes trompés, que nous n'avons pas compris le problème, que nous nous y sommes mal pris, et ainsi de suite. A cet égard, je dis: remercions Dieu qu'ils n'aient pas alors gouverné. Il me semble qu'analyser le problème et chercher à le résoudre, c'est, dans un monde imparfait, à peu près la seule façon sensée d'agir. Nous sommes, comme je l'ai dit déjà, dans une situation d'une complexité presque infinie, qui a engendré un autre problème, un problème que vous, messieurs, connaissez mieux que moi: c'est celui de la sainte horreur que la complexité inspire au public en général. Un de mes amis, membre du Congrès, a envoyé à ses commettants un questionnaire concernant différents problèmes sur lesquels il voulait leur avis. Il leur a dit clairement qu'il ne se sentirait pas lié par ces avis. Il a eu la réaction suivante: «Gardez votre questionnaire! Je vous ai envoyé là-bas pour que vous vous occupiez de ces problèmes, pas pour m'ennuyer avec. J'en ai assez qui me tracassent actuellement.»

A cause des moyens de communication, les gens sont tout simplement écrasés sous une avalanche de problèmes, depuis ceux de leur ménage jusqu'à ceux du théâtre international. Tous s'ajoutent les uns aux autres. Cela m'amène, moi qui suis sorti de la bureaucratie, à dire que je ne veux pas courir le risque de voir les problèmes devenir insolubles. Car je doute fort, par expé-